

De Mélanie à Philibert OU peut-il y avoir une esthétique sans éthique ?

Mélanie est entrée dans le bureau, précédée de sa maîtresse hors d'elle. «*Rends-toi compte, me dit cette dernière, voici une demoiselle qui montre ses fesses et tout le reste à ses petits copains, en pleine classe, comme ça, tranquillement ! Alors je lui ai dit qu'elle irait s'expliquer chez la directrice ! Bon, je te la laisse, je vais surveiller la cour.*»

La maîtresse du CP tourne les talons et me laisse «*l'affaire*». Mélanie, le cheveu blond et raide en rideau devant les yeux, ne parvient pas à cacher un air d'effrontée, comme on disait autrefois, quand ce mot-là avait du sens parce qu'il était plutôt tendance, chez les mêmes, de faire dans le timoré. Elle vient cependant s'asseoir, en m'observant de biais sur la chaise que je lui montre sans rien dire.

Je ne dis rien, non, parce que :

1. Je refrène une terrible envie de rire, d'autant que la demoiselle affiche maintenant un visage de repentie intéressée par une éventuelle révision à la baisse de la sanction probable. Mais, de toute évidence, le remords, elle ne connaît pas. Donc, pas question pour moi de m'esclaffer : de la compréhension, de la bienveillance certes, mais avant tout de la rigueur, du sérieux, toutes choses indispensables dans la panoplie de la directrice, gardienne-garante de la loi à l'école !
2. Je crois aux vertus du silence. Il s'en passe des choses dans la tête de quelqu'un qui attend des paroles qui tardent ! (Ça, je le reconnais, c'est un peu pervers, mais dans une école difficile comme celle-ci, on apprend aussi à tester des moyens pas tout à fait «*qualifiables*» – comme on dirait, à l'inverse, «*in-qualifiables*» !)
3. Je ne sais proprement pas quoi dire.
4. Et enfin (là, je crois que je vais me mettre à dos un bon nombre de collègues, mais risquons le pire), j'ai vu, la veille, le film de Philibert : «*Être ou avoir*», et ce film a réveillé en moi quelques convictions que le quotidien professionnel difficile de l'école avait tendance à endormir.

Mais maintenant, je vais faire dans le sérieux, c'est-à-dire dans la réflexion ! Et les idées, ça ne supporte pas la rigolade, ni la légèreté. Changez de caractère, s'il vous plaît, monsieur le typographe.

Comme tout le monde, bien sûr, j'ai aimé ce film. Je ne m'y suis pas ennuyée une seconde. Comment le pourrions-nous d'ailleurs, nous qui vivons au quotidien des situations semblables, riches, variées ? La complexité de la vie à l'école, les interactions permanentes entre les apprentissages, l'affectif, l'émotionnel, la vie du dehors, celle des enfants – images d'autrefois situées dans un cadre bucolique et auxquelles les adultes que nous sommes ne peuvent être insensibles –, la prégnance du relationnel : l'intrication de tous ces éléments est ici parfaitement rendue. Comme est ainsi magnifiquement démentie l'idée, admise chez la quasi totalité des profanes, qu'enseigner ce n'est pas seulement «*dire*» ou «*faire passer des savoirs*» par une parole didactique, mais bien entrer dans cette complexité dont une grande part, toujours, nous échappe. Car le metteur en scène, par petites touches d'une extrême finesse : un regard qu'il saisit, un trait effleuré, un personnage en contre-champ, une scène à l'arrière-plan, et sans jamais s'appesantir, dévoile, sans les exposer, les mille réalités d'une journée de classe ordinaire.

Mais où est la pédagogie dans tout cela ?

Ce maître voulait être maître depuis l'école élémentaire et, depuis ce temps, jouait ce rôle avec ses camarades. Je doute qu'il ait changé sa manière de concevoir le métier depuis cette époque lointaine où l'on ne croyait d'ailleurs déjà plus que faire la classe passait par cette transmission unique et gratifiante, peut-être, pour le magister, et dont la dictée – qu'il s'étonne lui-même d'avoir pratiquée pendant toute sa carrière – est le symbole fort.

Philibert, interviewé dans diverses revues, se défend d'avoir voulu réaliser un film «pédagogique», mais plutôt une oeuvre esthétique. Existe-t-il cependant une esthétique sans éthique c'est-à-dire, pour l'occurrence, un film sur l'école dans lequel serait occultée la dimension pédagogique, celle qui inclut la réflexion politique – quel type d'homme ma manière d'enseigner cherche-t-elle à promouvoir ? - ?

Car enfin, voilà bien un instituteur qui semble se complaire dans la relation duelle, -l'enfer binaire disait Meirieu-, qui travaille dans une classe où les échanges inter-élèves, la coopération, l'entraide, ou simplement la discussion, sont rares. Comptez le temps de parole réservé au maître ; comparez avec celui pendant lequel, un régal toujours, on entend les enfants. Vous aurez une idée du type de rapport qui existe réellement entre les individus dans cette classe. Et qu'on ne dise pas que Philibert a choisi les séquences : il avait autrefois filmé *la Borde* (*), en avait montré toute la richesse des échanges. Philibert a choisi, certes, mais dans un corpus lui-même marqué par le sceau du traditionalisme et, beaucoup plus grave, du paternalisme. Souvent, certes, les paroles de l'institut sonnent juste ; elles réconfortent. Mais leur bienfait se noie dans le fleuve tranquille des certitudes assénées avec une bienveillance dégoulinante de gentillesse, et des paroles moralisatrices censées apaiser. «*Ce ne sont pas les méchants ou les incapables qui sont le plus à craindre à l'école, disait Fernand Oury, ce sont les gentils*».

On a affaire à un enseignement traditionnel. Situation clairement repérable par les gens du métier. Mais même dans ce public éclairé, peu de gens semblent, à la sortie du film, désireux de sortir de l'émotion que le réalisateur a su faire naître en nous, pour parvenir à voir que ce type de pédagogie se situe aux antipodes de celle qu'il faut avoir pour rendre nos élèves autonomes. L'institut ici tente de «fidéliser» ses élèves au lieu de les émanciper : «*Reviens me voir l'an prochain, Nathalie, on parlera (j'entends : je te parlerai, tu écouteras)...*», il cultive l'attachement, s'y complait et joue de cette espèce de fascination qui lie, a-priori, les élèves à leur maître, et qui est le propre de la pédagogie du cours magistral où l'un admire l'autre aujourd'hui pour mieux le dévorer demain. Ce film montre un modèle, c'est ainsi : un modèle de gentillesse, de compréhension, d'éducation. Les images sont si belles, leur réalité si parfaite, qu'il faut se faire violence pour voir dans ce modèle aux relents de nostalgie (ah ! si seulement j'avais eu un instituteur comme ça, aussi gentil !), l'exemple même – outre le calme dont il ne semble jamais se départir- de ce qu'il ne faut pas faire en matière d'éducation.

On n'est pas près de changer le monde !!

Bon d'accord, mais il faut tout de même bien réagir. Que faire de Mélanie ?

Surtout pas de morale, même coopérative... Finalement, comment faire autrement ?, on a fini par se parler, Mélanie et moi. Car on a beau avoir été dégoûtée de la morale bon teint, des recommandations fleurant leur paternalisme étroit, on n'en reste pas moins des êtres de langage.

Mais quand je dis «se» parler, c'est un abus de langage, un peu à l'instar de cet instituteur pour qui «parler» signifie «je parle, tu écoutes et j'attends, parfois assez longtemps et souvent en vain, que tu répondes.»

Parce que devant mes paroles, Mélanie, le regard fiché dans le mien, sans sourcilier et avec une conviction mûrie et bétonnée par cinq minutes de silence, me déclare : «*C'est même pas vrai, j'ai pas montré mes fesses ! C'est parce que l'élastique avait craqué qu'elle est tombée, ma culotte!*»

Martine BONCOURT

(*) Les autres films de Philibert

- «*La Ville Louvre*», visite très privée du musée et de ses lieux secrets
- «*Un animal, des animaux*», libre commande du Muséum d'histoire naturelle pour la réouverture de la galerie de l'Evolution
- «*Le pays des sourds*» ou le monde vu par ceux qui vivent dans le silence
- «*La moindre des choses*», un été à la clinique psychiatrique de La Borde.